

## **Adieu à Jean Docquier**

**1931-2024**

*C'est un des fondateurs de Hors-les-Murs qui vient de nous quitter. Pendant plus de vingt ans, dès la sortie de notre réunion à Bruxelles le 26 avril 1980 et en compagnie de son épouse Micheline, Jean a été un membre actif de l'association et un collaborateur très éclairé de la revue, au point d'en assumer la coordination dans les années 1999-2000. Nous n'oublierons pas le compagnon agréable dont la discrétion cachait trop souvent et faisait presque oublier sa culture impressionnante. Merci Jean pour ces années d'amitié et de lutte pour plus de liberté, de solidarité et de fraternité que voulait incarner Hors-les-Murs.*



*Voici le très bel hommage que lui a rendu son fils Pascal lors des funérailles, le 24 août dernier.*

*(Pierre Collet)*

\*

*Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard...*

C'est par ce vers d'Aragon que mon père ouvrait le recueil de ses mémoires, il y a plus de dix ans déjà.

Il adressait cet ensemble d'échanges de lettres, de longues réflexions et d'autres comptes rendus plus biographiques à ses enfants et petits-enfants, comme un droit de savoir d'où nous venons, mais aussi comme le témoignage d'une recherche douloureuse et d'un apprentissage tourmenté de la vie.

Apprendre à vivre... mais il est déjà trop tard. C'est un extrait du célèbre poème *"Il n'y a pas d'amour heureux"*, mis en musique par Brassens.

Cela peut sonner comme un désespoir, mais je pense que mon père ne le prenait pas tout à fait comme ça : c'est plutôt « la vie mode d'emploi, ça n'existe pas ». Si l'on y comprend quelque chose à ce qui nous arrive dans la vie, ce n'est jamais que trop tard, parce que c'est un après-coup.

Le temps d'apprendre à vivre, c'est la vie elle-même, à laquelle aucune doctrine, aucune éducation, aucune croyance ne peut répondre, en dehors de l'illusion.

Or ces illusions-là, celles de la religion, de l'argent, du paraître, mon père a mené un travail continu toute sa vie pour s'en débarrasser. Fidèle à la pensée d'Erich Fromm, mais aussi au bouddhisme zen qu'il a un peu pratiqué, et beaucoup lu, il s'en est débarrassé, quitte à en payer un certain prix, celui d'une vérité qui n'a rien de splendide.

Dans ses mémoires, il s'agit, plus précisément, de la moitié d'une vie, une vie dans laquelle nous n'étions pas au programme, mais où, pourtant, on a surgi.

« La suite, conclut-il à la toute fin de son écrit, c'est l'histoire d'un couple et d'une famille. À eux de la rédiger. »

Pendant toute la vie où je l'ai connu, mon père s'est raconté. Son enfance, ses découvertes, les mille et une anecdotes de sa mythologie personnelle, ses aventures extraordinaires aux scouts, des citations latines, des mots très rares...

Il nous écrivait aussi. Une lettre pour les grandes occasions. Un courrier pour nous faire entendre ce que la parole échouait à dire. Il nous a donné le goût des lettres, c'est-à-dire de l'écrit, mais aussi des histoires.

Et pourquoi pas vous raconter une histoire ?

Celle de mon père débute bien avant sa naissance, comme c'est le cas pour nous tous, nous qui sommes dans le langage, bien avant que d'exister dans notre chair.

La légende de mon père commence à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le village de notre famille, Trivières, où l'instituteur en chef de la petite école vit un drame. Sa fille, Jeanne, alors encore enfant unique, est malade. Le médecin est venu, mais il ne peut plus grand-chose. Le curé est venu aussi. Toute la nuit, ce père affligé prie la vierge Marie d'épargner son enfant. Si elle survit, promet-il, il la consacrera à l'Église.

L'enfant donne, dès le lendemain, des signes de rétablissement et finit par guérir complètement. Quant à la promesse, devant tant de vie et de joie, on décidera, plus ou moins tacitement, de la reporter sur la génération suivante : c'est Jeanne, qui aura à son tour des enfants et qui consacrerà ses deux aînés, garçon et fille, à Dieu et à l'Église.

Ainsi Marie-Jeanne Docquier est-elle devenue sœur de l'Enfant-Jésus de Nivelles et mon père est-il entré au Grand Séminaire de Louvain vers 1949 pour être ordonné prêtre quelques années plus tard après avoir étudié la philologie romane, la philosophie et la théologie.

C'est un enfant sensible, artiste et musicien. Assez solitaire, il aime le silence et semble assez contemplatif. Malgré ce profil idéal, il ne lui faut pas longtemps pour comprendre que cette vocation n'est pas la sienne. Mais trop tard.

Il lui faudra en revanche un long chemin et la rencontre de la psychanalyse pour trouver une voie de sortie.

Aujourd'hui, je me rends compte qu'à peu près à l'âge que j'ai, mon père en était là, à démarrer une vie de couple pour la première fois, avec deux petits enfants, avec une vraie carrière professionnelle et une découverte presque complète du monde en dehors de l'église.

Moi, mon papa, j'ai toujours eu l'idée qu'il était vieux. Avec ses rides, ses cheveux en bataille sur son crâne dégarni et sa barbe grise, il ne ressemblait pas franchement aux autres pères à la sortie de l'école.

Et pourtant, dans cette vie où je l'ai rencontré, il était tout neuf, courageux face à tout ce que le monde pouvait lui opposer d'incompréhension et de mépris, sans doute.

En préparant ce petit mot, en regardant les photos, j'ai revu un homme qui était certes sérieux, rêveur et pensif, mais qui pouvait aussi être fantasque, audacieux, épatant.

Je me suis souvenu de ses talents, du trait si juste de ses dessins, de son amour de la photo, de son travail de la céramique. Et puis bien sûr de son goût de la musique, son oreille presque absolue et sa passion pour Jean-Sébastien Bach et les grandes orgues. L'anecdote est connue : nos vacances, toujours très culturelles, incluaient systématiquement des visites d'église et, si la

chose était possible, mon père n'hésitait pas à franchir subrepticement quelques barrières pour grimper au clavier de l'instrument et se mettre à jouer. Je me souviens de quelques têtes de curés éberlués qui se demandaient ce qui se passait et tentaient de sermonner mon père qui s'en fichait comme de sa première chemise.

Enfin, je voudrais dire sa gentillesse. C'est un trait si simple, mais si difficile. Jamais, je ne l'ai entendu être mauvais avec les personnes qu'il connaissait. Il pouvait être exigeant parfois, dur aussi, s'il le fallait, mais jamais méchant, toujours ouvert au dialogue et d'une grande délicatesse, comme le soulignait si justement un ami qui m'est très cher.

Alors, je voudrais terminer par une autre citation, pour faire contrepoids à la première, pour évoquer la seconde partie de sa vie. C'est un vers du *Cimetière marin* de Paul Valéry, un vers qui me tient à cœur, non seulement parce qu'il a été repris par Ayaō Miyazaki (comme un titre de ses films), mais aussi parce qu'il marque, dans une révolte contre l'absurde de la vie, la nécessité d'aimer son existence :

*Le vent se lève, il faut tenter de vivre !*

Pascal DOCQUIERT